

Marie-Louise Oberli: l'histoire en mouvement



«Je suis comme le poêle, une fois installé, on ne me change plus de place!» Marie-Louise Oberli m'accueille chez elle, à Saignelégier, là où elle a traversé les décennies en faisant comme tout le monde, «en suivant les changements de la vie moderne, sans vraiment en avoir le choix». Aujourd'hui, elle porte un regard aiguisé sur cette évolution et sur son parcours. Elle le sait bien: elle n'est pas «parfaite» et ne veut absolument pas être «enjolivée», elle le précise!

Marie-Louise commence par évoquer l'infirmité de sa maman. A 17 ans, les médecins lui enlèvent la rotule et lui condamnent l'articulation du genou. Malgré son handicap, elle se marie à 32 ans et donne naissance à huit enfants, le dernier à l'âge de 47 ans.

«Avec mon regard d'aujourd'hui, je trouve que c'était cruel. Avoir huit enfants à partir de 32 ans, en étant infirme, pour moi c'est de la torture. La contraception n'existait pas.»

Marie-Louise arrive en sixième position, le 1^{er} mars 1926, au milieu de nombreux frères et d'une sœur qui décédera à l'âge de 20 ans, foudroyée par une méningite.

«Les temps changent, elle aussi serait soignée différemment aujourd'hui.»

La petite-fille de l'éleveur de «Vaillant»

Petit voyage dans les générations et dans les lieux:

«Mon grand-père, Paul Wermeille, a élevé l'étalon Vaillant, l'un des deux étalons fondateurs de la race des Franches-Montagnes. Mes grands-parents avaient leur ferme à Saignelégier, au bâtiment actuel Chaignat, rue de la Gruère. Le remaniement parcellaire est arrivé, avec lui les contraintes de la vie moderne. Les fermes au milieu des villages sont devenues indésirables. Mon papa, qui avait appris le métier de boucher et qui était demandé par les paysans pour tuer le bétail, a repris l'exploitation de la famille de ma maman, Ida Ecabert, aux Rouges-Terres. C'est là que j'ai grandi.»

«Après l'école, je suis restée un moment à la maison et je secondais ma maman qui tenait également la poste du village. Je faisais la factrice durant la belle saison d'hiver, c'était plutôt le tour des hommes qui portaient à ski de



Voyage dans le temps avec la Loithouse Marie-Louise Oberli (95 ans). «J'ai le sentiment que les gens appréciaient mieux ce que le bon Dieu leur donnait, qu'ils agissaient plus en lien avec leur morale. Aujourd'hui, c'est l'argent qui dirige le monde!»

fond via la pénibilité du parcours). Nous n'attelions les chevaux au traîneau qu'à Noël, pour pouvoir transporter paquets et cartes de vœux qui étaient envoyés en quantité impressionnante.»

La tournée de la petite factrice

«De mon côté, je parlais à vélo depuis les Rouges-Terres pour aller réceptionner le courrier à la gare au Bémont, vers 13h30-13h45. J'effectuais un premier tri et ensuite je commençais la tournée aux Cufattes, puis les Coeudevez, le bas des Rouges-Terres, et comme nous habitions le milieu du village, nous faisons une pause à la maison et en profitons pour trier le courrier restant. Ensuite, direction le haut du village, le Drot, le Bois-Derrière, la Pâturalte, les Mottes, le Gros-Bois-Derrière, la Neuvrevelle, et retour. Le tout à vélo, par n'importe quel temps. Et nous n'avions pas les habits imperméables comme maintenant!»

Elle poursuit: «On ne se plaignait pas, c'était comme ça. J'ai le sentiment que les gens appréciaient mieux ce que le bon Dieu leur donnait, qu'ils agissaient plus en lien avec leur morale. Aujourd'hui, c'est l'argent qui dirige le monde! On ne se posait guère de questions non plus. Au catéchisme par exemple, nous devions être capables de réciter des passages de la Bible, des

prières, mais on ne nous expliquait rien du tout. L'essentiel était de «savoir». Tout s'enchaînait sans être remis en question. Finalement, je n'ai plus cherché à comprendre par la suite: la foi, tu l'as ou tu la refuses. Moi, elle m'a soutenue tout au long de ma vie. Et je prie encore aujourd'hui, bien plus qu'avant. Pensez donc: avec quatre enfants, sept petits-enfants et dix arrière-petits-enfants, et avec le monde qui en a tant besoin, il y a de quoi faire!»

Un regret: s'être fait du souci

Marie-Louise rencontre Alfred Oberli, se marie à 20 ans et partagera avec lui des dizaines d'années de vie commune, jusqu'au décès de ce dernier il y a une douzaine d'années. Ensemble, ils reprendront l'entreprise familiale de menuiserie-charpenterie. Elle s'occupera du domaine administratif.

«Au début, je n'y connaissais rien! A l'époque, les filles ne faisaient pas d'apprentissage, souvent nous ne recevions qu'une instruction minimale. Ce fut beaucoup de pression avec une vingtaine d'ouvriers. J'éprouve aujourd'hui des regrets pour les années que j'ai perdues à me faire du souci au niveau financier.»

Avec pudeur, Marie-Louise esquisse les relations entre les

familles de confessions différentes, catholique, protestante et anabaptiste, et évoque Jacques, son troisième fils, décédé peu de temps après la naissance, un bébé que les religieuses de l'époque n'ont pas voulu lui montrer. Elle y repense encore, à cet enfant qu'elle n'a jamais vu, jamais serré dans ses bras.

La défense du patois

Pas de passion, pas de temps libre, pas d'opportunité de loisirs à l'époque. Ce n'est que plus tard qu'elle participera à la création de l'association des patoisans des Franches-Montagnes, puis en soutiendra l'ouverture au niveau jurassien, de même qu'en France voisine. Aujourd'hui encore, elle rédige et publie dans ce même journal des textes en patois, «pour raconter une époque révolue que les plus jeunes ne soupçonnent même pas».

«Ma maman et mon grand-père parlaient parfaitement patois. Comprendre ce que les adultes disaient étaient une grande motivation pour les gamins que nous étions!»

Et la vie continue... Lever à 7h30, préparation minutieuse du petit-déjeuner, observation du temps par la fenêtre.

«Comme je me déplace en déambulateur, je suis limitée dans mes sorties. J'aime me promener, rencontrer les gens, «djaser» un moment. J'ai beaucoup de monde qui vient me rendre visite et je suis très bien entourée par ma famille.»

Les joies de la vaccination

Entre anecdotes et détails, des étincelles s'allument dans ses yeux, un vrai feu d'artifice!

«La solitude est ce qui a été le plus difficile à vivre suite aux mesures Covid que l'on connaît. De plus, les fêtes religieuses qui fractionnaient l'année et permettaient de se retrouver me sont inaccessibles aujourd'hui. Mais maintenant que je me suis fait vacciner, les gens autour de moi peuvent revenir plus facilement, et ça fait du bien!»

Et de conclure:

«Dans la vie, je me suis toujours dit qu'il y a plus malheureux que moi. Cette vision m'a beaucoup aidée. En comparaison avec la misère que je peux voir au Téléjournal, (réf.: qu'elle ne manque de visionner tous les soirs), je ne peux qu'être reconnaissante de ce que j'ai. Et j'ai reçu du bon Dieu la santé et un caractère optimiste: j'en profite, et mon devoir est de lui faire honneur!»

Marie-Joséphine Varin